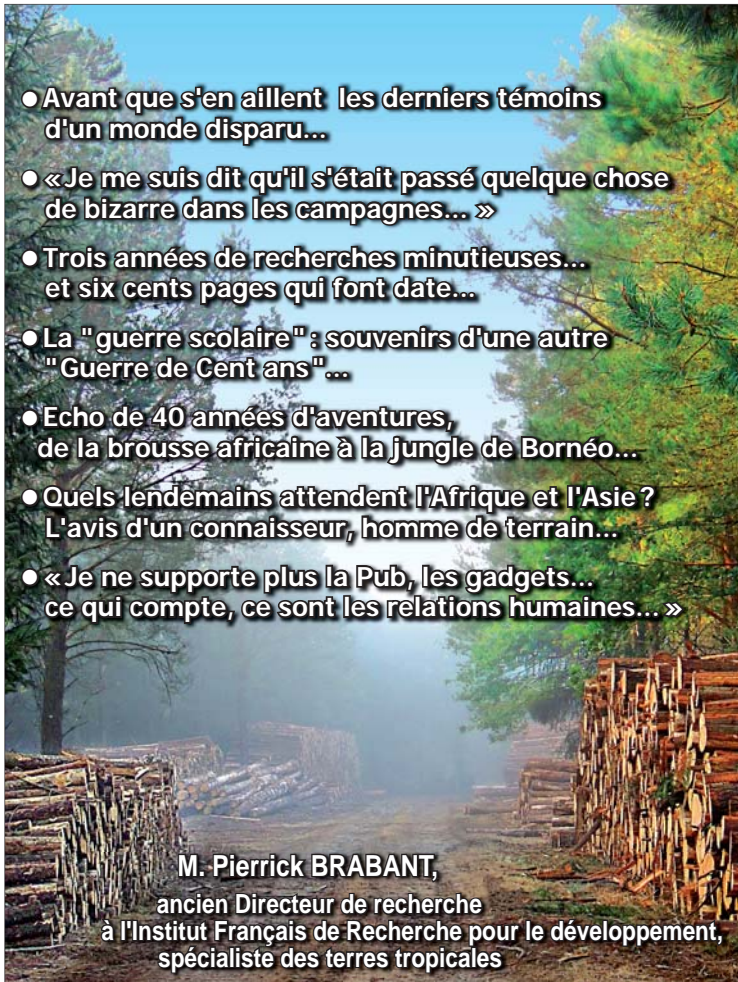


L'ENTRETIEN DU MOIS

QUAND REVIT UNE ÉPOQUE QUI VIT MOURIR UN MONDE... LE POHER DE NOS PÈRES!



- Avant que s'en aillent les derniers témoins d'un monde disparu...
- « Je me suis dit qu'il s'était passé quelque chose de bizarre dans les campagnes... »
- Trois années de recherches minutieuses... et six cents pages qui font date...
- La "guerre scolaire": souvenirs d'une autre "Guerre de Cent ans"...
- Echo de 40 années d'aventures, de la brousse africaine à la jungle de Bornéo...
- Quels lendemains attendent l'Afrique et l'Asie? L'avis d'un connaisseur, homme de terrain...
- « Je ne supporte plus la Pub, les gadgets... ce qui compte, ce sont les relations humaines... »

M. Pierrick BRABANT,
ancien Directeur de recherche
à l'Institut Français de Recherche pour le développement,
spécialiste des terres tropicales

« Je me suis demandé pourquoi la plupart des personnes que j'ai interrogées regrettent ce temps-là... Car la vie était souvent dure. Les conditions d'habitat étaient difficiles. La maladie et la mort frappaient plus souvent. On allait rarement chez le médecin et on se soignait peu. Les secours, les aides sociales étaient rares. La ruine et les malheurs guettaient quand survenait un accident... J'ai connu de ces cas dramatiques!...

Je pense qu'ils prenaient tout simplement le temps de vivre; et de vivre ensemble. L'hiver, on travaillait moins. On allait les uns chez les autres. On tuait le cochon. On fabriquait le cidre... on partageait. »

Riche personnalité que celle de Pierrick Brabant!... Qui répugne à la dévoiler, en Breton du Poher qu'il est de cœur et d'âme. Aussi faut-il traquer, au-delà des réponses brèves et factuelles du scientifique, la passion qui se révèle dans ce regard intense rivé dans vos yeux au fil de l'entretien.

Chaque parole paraît n'être que la face émergée d'un iceberg. Surtout quand fait surface quelque bribe des aventures vécues pendant 40 ans en mission scientifique, depuis la brousse la plus reculée de l'Afrique postcoloniale, jusqu'au cœur de la jungle largement méconnue de Bornéo en Indonésie...

Mais la richesse que livre aussi Pierrick Brabant, c'est celle des témoignages qu'il a recueillis dans un remarquable ouvrage paru

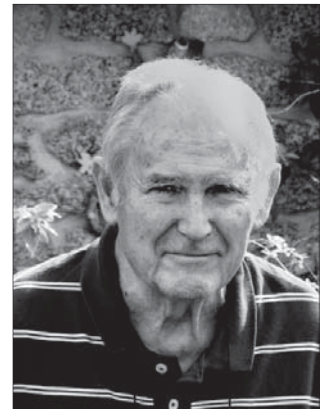
au début de ce mois d'avril: les souvenirs des habitants du bourg de Cléden-Poher qui ont vécu, des années 40 aux années 60, le basculement d'une civilisation et d'une culture rurales et bretonnes, avec la foudroyante et phénoménale transformation de l'agriculture.

La fin d'une époque et d'un monde séculaire.

Mais un monde qui vit encore au cœur des anciens... Et que Pierrick Brabant a voulu faire revivre avant que n'en disparaissent les derniers témoins, et qu'il ne s'abîme dans l'oubli.

Petite et grande histoires mêlées, anecdotes, galerie de portraits et études d'une rigueur universitaire se côtoient dans ces 600 pages abondamment illustrées et remarquablement présentées.

L'histoire d'un bourg du Poher, certes, mais qui raconte tout autant celle, tellement identique, de la plupart des petites villes, villages et campagnes de Bretagne en ces décennies marquantes du 20^e siècle...



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né à Cléden-Poher en février 1939. Mes parents tenaient une boulangerie-épicerie dans le bourg, qui a aujourd'hui disparu, comme dans beaucoup de bourgs...

J'ai vécu à Cléden-Poher jusqu'à l'âge de 10 ans, puis je suis allé continuer ma scolarité au collège du Kreisker, à St-Pol-de-Léon, en pension. Ce fut dur, très dur même, pour le gamin que j'étais, habitué à courir la campagne, que de me retrouver « enfermé entre quatre murs »... Mais je revenais en vacances à Cléden-Poher, si bien que les liens n'étaient pas coupés avec mon pays du Poher.

Après le baccalauréat, je suis allé étudier à l'Institut de Géologie à Rennes, pendant plusieurs années, puis j'ai intégré un office de recherche scientifique et fait pratiquement toute ma carrière professionnelle en Afrique et en Asie : au Cameroun, tout d'abord, puis en Indonésie ; à nouveau en Afrique ensuite – une Afrique déjà déstabilisée – et au Vietnam enfin, travaillant pendant 10 ans pour un projet européen... Depuis 2003, je suis en retraite, à Treffogat près du Guilvinec.

Mon « passe-temps » préféré est la lecture ; je lis beaucoup. Mais j'ai aussi beaucoup pratiqué la pêche et la chasse. J'ai un peu bricolé, et j'ai surtout continué à écrire pendant ma retraite. Des articles scientifiques pour des revues spécialisées. Le dernier article que j'ai fait paraître date de novembre 2012.

Et j'ai arrêté d'écrire dans mon domaine d'expertise, malgré les demandes des revues scientifiques, pour me consacrer à un travail sur Cléden-Poher... Et pour laisser un peu la place aux jeunes chercheurs. Les vieux scientifiques à la retraite sont très pratiques : ils savent beaucoup de choses. Ils ne sont pas payés, tout est bénéfique... Mais on ne va pas continuer à prendre le travail des jeunes ! »

■ Vous publiez ce mois-ci un remarquable ouvrage « Cléden-Poher pour la mémoire », fruit d'un travail de recherche considérable, sur la vie d'un « bourg » du Centre-Bretagne – Cléden-Poher – des années 1940 aux années 1960... Quelles réflexions ou sentiments vous ont conduit à entreprendre ce « travail de bénédictin » ?

« Comme je l'explique dans ce livre, tout est parti d'un petit fait vécu à Cléden. Un an après mon arrivée en retraite, j'ai voulu revoir un ancien de ma génération, auquel j'ai donné rendez-vous... Arrivé à 10 heures et demi en bas du bourg, je suis allé frapper à sa porte : « Pierre, tu es là?... »

Pas de réponse. Je vais donc frapper à la porte du voisin et lui demande s'il savait où mon ami Pierre était allé.

« Je ne sais pas. Je ne le connais pas... » me répond-on.

J'en suis resté stupéfait. Cela m'a fait une impression bizarre. Je me suis dit que quelque chose s'était passé dans les campagnes... Avant, l'on se connaissait tous. En 1946, nous étions 200 habitants dans le bourg de Cléden, et tout le monde se connaissait. On allait les uns chez les autres...

J'ai donc interrogé quelques vieux amis, qui m'ont dit que c'était comme cela maintenant, que dans le bourg et les villages, on ne se disait même plus guère bonjour !

J'ai décidé d'approfondir cela, d'étudier un peu cette évolution. Et à partir de la « liste » des habitants du bourg en 1946, de mémoire, j'ai retrouvé qui habitait quelle maison. Il n'y avait pas de numéros dans les rues à l'époque...

Puis, je me suis branché sur les Archives départementales à Quimper pour continuer la recherche. J'ai retrouvé tous les habitants. Seuls deux ou trois sont incertains. C'est comme cela que tout a donc commencé...

Je n'ai pas voulu en rester aux maisons, mais parler des gens, de leur histoire, raconter des anecdotes... celles du moins qui ne sont pas confidentielles ! »

■ **Son contenu, sa composition sont très originaux, et en font à la fois un recueil de souvenirs et de témoignages sur une époque, une « galerie de portraits », un livre d'histoire brève, voire de sociologie... Comment l'avez-vous pensé et conçu ?**

« Au départ, je ne savais trop où j'allais. J'ai donc avancé tranquillement, progressivement, méthodiquement... Et l'architecture du livre est venue comme cela, sans plan véritablement préétabli. Je voulais éviter le style universitaire, que je maîtrisais un peu puisque j'ai écrit plusieurs gros ouvrages scientifiques. Mais il n'est pas facile de ne pas faire ce que l'on sait faire !

Je me suis dit qu'il fallait toucher un peu à la géographie de la commune – ce qui était le plus proche de mon métier et a donné la partie un peu universitaire – puis à son histoire, bien qu'il y ait un grand vide entre la fin de l'époque romaine et le Moyen Âge, comme presque partout...

Ensuite, j'ai voulu examiner l'habitat, et de là, les habitants et leurs modes de vie, puis quelques périodes marquantes comme l'Occupation et les années 39-45, et des faits et anecdotes ou cas particuliers de personnes ou de familles dont j'ai raconté l'histoire... »

■ **Vous avez « enquêté » sur les terres de votre enfance pendant trois ans pour préparer cet ouvrage. Comment avez-vous mené ce travail de terrain ?**

« Je suis allé rencontrer les gens, à Cléden même, et un peu partout, en Bretagne, en région parisienne...

Le plus ancien avait à l'époque 101 ans : Yves Riou, né en 1910, qui habitait Trébeurden. Il avait réuni une quantité énorme de photos, et à l'âge de 90 ans, avait fait un CD-Rom sur ces photos, avec explications et commentaires ! Je l'ai ici. Fatigué, il n'avait pas eu le temps de finir le travail, et je l'ai repris. J'ai aussi correspondu avec une dame de 92 ans, de St-Brieuc, qui a pu me raconter beaucoup de choses...

J'avais donc des « informateurs » sur le terrain. Je les ai sélectionnés pour commencer par interroger les plus anciens. Car plusieurs sont décédés depuis...

J'avais également les témoignages de gens décédés, mais dont les histoires ont été conservées dans la mémoire. On en parlait quand j'étais jeune, en jouant aux cartes dans les veillées ou en préparant des parties de chasse...

J'ai aussi parcouru la commune pour demander aux gens des photos ; et on m'en a donné beaucoup ! Il n'y a guère que quelques familles dont je n'ai rien pu trouver, parce que tous les descendants ont disparu... tous ces contacts m'ont pris un temps considérable. J'ai rempli huit cahiers dont je n'ai même pas exploité la moitié ! »

■ **Les contacts et échanges ont-ils toujours été faciles et fructueux ?**

« Oui, sauf exception dont je ne parlerai pas, ils ont été très faciles. Je n'ai pas rencontré de refus, au contraire.

Le fait que je sois « du coin » a sans doute beaucoup joué. Tout le monde ou presque connaissait ma mère, mon père ; et mon grand-père qui était le facteur. J'ai moi-même beaucoup chassé sur Cléden et connaissais donc tous les villages, toutes les fermes. Mes camarades d'école sont encore vivants... J'ai vraiment eu un appui total. Francis Garo, l'ancien maire, m'a particulièrement beaucoup aidé. »

■ **Qu'a représenté pour vous personnellement tout ce travail, dans le domaine humain, « affectif » ?**

« Cela m'a donné beaucoup de plaisir. J'ai retrouvé des gens que

j'avais perdu de vue. Je me suis replongé dans la vie de mon « bourg », de ma commune. C'est tout un passé que j'ai vu revivre un peu... Et j'éprouve toujours du plaisir à relire ce que j'ai écrit !

J'ai eu la joie de parler avec des amis de l'époque, de discuter avec eux en breton, y compris des histoires dont il ne faut rien dire, les « secrets de famille » dont je n'ai bien sûr pas parlé dans le livre !

Mais je crois que ce sont les anecdotes qui plaisent le plus aux lecteurs...

J'ai, par exemple, refait traduire une ancienne chanson bretonne d'avant-guerre – la rimadell de Cléden – que tout le monde connaissait, et que plusieurs connaissent encore. Cela plaît déjà beaucoup aux premiers lecteurs du livre ! »

■ **Chaque être humain est à lui seul « un monde » dont l'essentiel demeure ignoré des autres, même de ses proches... Chaque famille, même les plus modestes d'apparence, connaît une saga quand bien même ne marque-t-elle pas l'histoire. Avez-vous le sentiment que certaines des personnes rencontrées ou évoquées auraient pu avoir un autre destin ?**

« Bien sûr ! J'étais un petit gars du bourg, un « bourgeois » en quelque sorte. Mais nous étions à l'école avec des villageois, des enfants des familles qui vivaient dans l'un des 82 villages de la commune. Beaucoup d'entre eux avaient des capacités, intellectuelles et autres, mais ils n'ont jamais pu les exprimer et en bénéficier. Ils sont restés coincés là, attachés à la terre, puis quand les fermes ont disparu avec l'évolution de l'agriculture, ils ont été condamnés à aller travailler à la chaîne dans les « usines de poulets »...

J'ai eu la chance de pouvoir faire des études et de m'en sortir. Mais j'avais un cousin, qui était avec moi en classe de cours élémentaire, et qui aurait pu faire de bonnes études... Il n'en a jamais eu les moyens.

C'était l'obstacle principal. Le manque d'argent pour quitter Cléden après les études primaires. Après la Guerre 14, les jeunes qui ne trouvaient pas d'emploi comme ouvrier agricole sont partis définitivement, vers 1930...

Le comte du Laz et le recteur favorisaient ceux qui étaient bons au catéchisme et les envoyaient dans les séminaires de Pont-Croix, St-Pol-de-Léon, Lesneven... pour qu'ils deviennent prêtres. Ils ont d'ailleurs souvent suivi une autre voie ensuite.

Mais cela coûtait très cher pour une famille de petits fermiers. La moitié des fermes faisaient 5 à 10 hectares et pratiquait quasiment une agriculture de subsistance... »

■ **Quels surgissements de souvenirs votre remarquable travail et votre non moins remarquable ouvrage, ont-ils suscités ? Collecte, tri, rédaction... œuvre délicate... ! Beaucoup d'intérêt et de joie, certainement, mais peut-être aussi quelques irritations... ?**

« Les tout premiers « retours » ou échos que j'ai eus – le livre vient de paraître – sont très bons. Les gens sont contents de lire les témoignages de cette époque, et de voir les photos des gens qu'ils ont connus, car le livre est très illustré. J'ai très soigneusement numéroté et noté, pour chaque photo publiée, le nom de chaque personne apparaissant sur celle-ci. Car quand ma génération aura disparu, presque personne ne saura reconnaître ces gens. Déjà, même des anciens n'ont pas pu en reconnaître certains. Et les personnes nées après-guerre n'en reconnaissent généralement pas plus de deux ou trois... »

■ **Vous êtes-vous senti intégré, partie prenante dans cette geste humaine ? Et cette quête du passé, la recherche de toutes ces informations et souvenirs, vous ont-elles donné une autre perception de l'existence humaine, un autre regard sur votre propre vie ?**

« J'ai été à la fois enquêteur et partie prenante, mais je me suis mis très en retrait et n'ai pas voulu paraître dans mon ouvrage. Juste un court passage et deux photos...

Un ami ardennais, que j'avais connu en Afrique, m'avait dit avoir fait un travail et écrit un document un peu semblable. Je lui l'ai demandé... Il est en premier plan sur la « scène » à travers tout l'ouvrage. C'est ce que j'ai voulu éviter. Peut-être écrirai-je un jour quelque chose sur ma vie en Afrique... Mais là, ce n'était pas le sujet.

Ceci dit, cette « histoire » de Cléden c'est une part de mon histoire, de mon enfance, de moi-même donc. »

■ **Quels ont été les principaux obstacles, ou les principales difficultés rencontrés dans l'ensemble de ces travaux ?**

« Je n'ai pas vraiment eu de problème. Outre les témoignages personnels, les Archives départementales du Finistère m'ont été très utiles...

La seule difficulté a peut-être concerné les écoles, à cause de « la guerre scolaire », qui a commencé en 1900... Et qui n'est pas terminée ! Elle est latente.

Il y a eu à Cléden-Poher, entre 1858 et 1902, une école ouverte par les « Sœurs Blanches » de St-Brieuc. Personne n'en parlait. Nos grands-parents, qui étaient nés vers 1880, ne nous en ont jamais parlé !

Des institutrices ont enseigné là pendant 35 ans... J'interrogeais les anciens, mais personne ne « savait ». J'ai dû consulter les archives des « Filles du St-Esprit » à St-Brieuc pour retrouver l'histoire de cette école privée. Puis j'ai pu interroger des sœurs de Kermaria qui, jeunes, avaient connu cette école de Cléden.

Mais je n'ai toujours pas compris pourquoi des gens qui avaient nécessairement connu cette école n'en ont jamais parlé à leurs enfants et petits-enfants...

J'ai aussi pu rencontrer à Concarneau le fils du couple d'instituteur et institutrice de l'école publique de Cléden – M. et Mme Tourmen... Être instituteurs laïques dans une commune votant à droite n'était pas facile à l'époque. On n'imagine pas aujourd'hui ce que cela pouvait être. Ils se voyaient refuser l'achat de lait dans certaines fermes parce qu'ils étaient de l'école publique... »

■ Quelles satisfactions ou joies vous ont-ils apportées ?

« Mon grand plaisir est que cet ouvrage plaise aux gens ! Autrement, il m'a coûté 7 000 € et ne me rapportera pas grand-chose, au mieux... »

Et j'espère qu'il n'y aura pas de polémique sur un point délicat : le tragique épisode du massacre de maquisards et de civils par les troupes allemandes lors de l'embuscade de Pont stang Bihan à Landeleau en 1944. »

■ Et quels regrets nourrissez-vous, peut-être, maintenant que la tâche a été menée à bien ?

« J'aurais eu dix fois plus d'informations si j'avais commencé dix ou vingt ans plus tôt. Car les plus anciens de cette époque sont décédés, dont ma mère, ma tante... Il m'aurait fallu pouvoir interroger beaucoup de gens nés entre 1920 et 1930.

J'ai également dû circonscrire mon étude au bourg, laissant de côté les villages de la commune. On me le reproche un peu, mais il m'a déjà fallu trois ans pour travailler sur le bourg ; sans équipe pour m'aider combien de temps aurait-il fallu pour les villages ? Le bourg avait 200 habitants, les villages 1300 au total.

De plus, les habitants de ces villages sont ceux qui ont le plus quitté la commune. Comment les retrouver ? En 1909, un village comme Trémillo comptait 156 habitants. Aujourd'hui, il n'y en a plus que 15.

Enfin, les gens des villages avaient peu d'appareils photo. Les photos de ces familles à cette époque sont donc rares.

Mais je vais peut-être travailler bientôt sur quelques vieux villages, dont certains sont répertoriés depuis l'an 1500 ou 1580, et où presque plus personne n'habite aujourd'hui.

La plupart des villages de Cléden portent des noms bretons. Mais quatre ont des noms inhabituels : La Haie-Louis, la Haie-Creis, la Haie-Provost, et Richemont. Cela m'intrigue, et j'ai envie d'enquêter là-dessus avec deux autres personnes. L'un est spécialiste des archives – Gilles Penglaou – l'autre technicien de la mise en page. »

■ Qu'espérez-vous en termes de ventes ?

« J'ai fait imprimer, en auto-éditeur, 200 exemplaires, qui partent très bien. Mon « co-auteur », Joël Chaussy, est un vieil ami, qui a longtemps travaillé dans la mise en page à Brest, et m'a donc très efficacement assisté techniquement... »

Si ces 200 premiers exemplaires sont épuisés, peut-être ferai-je une deuxième édition – revue et corrigée car la première contient fatalement quelques erreurs que j'ai demandé aux lecteurs de me signaler – et augmentée de nouvelles photos... »

■ Ce livre, c'est aussi le récit d'une partie de votre vie – et d'une part de vous-même... Comment avez-vous personnellement vu et senti – ressenti, même – le monde rural se transformer durant ces deux décennies charnières des années 40 à 60 ?

« J'ai vu les conséquences de ces transformations. Enfant, j'avais connu cette agriculture de subsistance et ses méthodes anciennes... Puis, revenant de l'université de Rennes, chassant et pêchant pendant les vacances, j'ai vu se transformer les paysages, et j'ai perçu les premiers effets de la pollution industrielle et agricole, de l'érosion... L'eau de l'Aulne, qui était très claire, devenait boueuse.

Au lieu des champs de blé, de sarrasin, on a vu s'étendre les surfaces de maïs. Les prairies et les talus ont vite disparu. Les élevages

hors-sol se sont multipliés...

J'ai très bien connu les territoires des communes comme Kergloff, Poullaouën... avant le remembrement. Les paysages ont totalement changé !

Pour le Poher carhaisien, les changements ont commencé vers 1962-1963, se sont accélérés en 1965, et pour 1970, c'était déjà presque fait.

J'ai aussi connu, quand j'étais gamin, les labours à la charrue et au cheval. On nous faisait monter debout sur la charrue, nous les enfants, pour qu'elle s'enfonce mieux dans le sol...

Puis, les tracteurs sont arrivés et les chevaux ont été bradés.

J'ai vu faucher à la faucheuse. Les femmes liaient encore les gerbes à la main autour du champ. Cela jusqu'en 1950-1954. Puis est venue la moissonneuse-lieuse, puis batteuse...

J'ai noté dans mon ouvrage cette citation tirée du livre de Joseph Oliviero (La vie d'un village de 1880 à nos jours) : « Le jour où je vendis ma dernière jument..., je connus un énorme chagrin. J'avais l'impression qu'une partie de ma vie s'en allait, que c'était la fin d'une période où on se trouvait en communion avec ses voisins, avec les animaux et la nature. »

■ Quelles évolutions vous ont le plus frappé ?

« Cette évolution foudroyante de l'agriculture. La fin des moments comme la journée de battage dans les fermes. C'était la fête de l'année... »

L'électricité est arrivée dans les villages vers 1960-1962. Avant cela, ma mère vendait du pétrole pour les lampes à pétrole.

J'ai conservé les cahiers de vente de l'épicerie familiale, où les achats étaient payés en fin de mois. Je connais donc le contenu du « panier de la ménagère » de l'époque, par le menu ! J'ai été surpris de constater que l'on achetait beaucoup de confiture, de « bouillon-cubes Maggi »...

Une autre évolution frappante a été la chute de la population dans les villages. Lesnévez avait 62 habitants en 1946, il y en a 6 aujourd'hui...

Mais j'ai plus de mal à obtenir les données démographiques pour 2014 que pour 1874 !

Combien d'habitants dans le bourg aujourd'hui ? Personne ne sait ! « Il faut interroger l'INSEE » me dit-on. Et l'INSEE me dit d'attendre le prochain recensement...

Il y avait 150 à 200 habitants dans le bourg par le passé, pour une population communale de 1 400. La commune en compte actuellement 1 100, et le bourg doit en avoir 300 environ, d'après mon calcul approximatif, à partir du nombre des maisons habitées... »

■ Parmi vos souvenirs d'enfance à Cléden-Poher, lesquels restent les plus ancrés et vivaces dans votre mémoire ?

« Ce sont des souvenirs liés à la grande liberté que nous avions. On allait partout, dans les champs, les bois, chercher les nids, nous baigner à la rivière, jouer au bord des ruisseaux, courir la campagne du matin au soir... »

Nos parents ne s'inquiétaient pas pour nous – et ils n'avaient pas à s'inquiéter – car les campagnes étaient sûres à l'époque. Aujourd'hui, dès qu'un enfant a une demi-heure de retard en rentrant de l'école, on commence à s'inquiéter.

Nous connaissons la nature, mangions des plantes sauvages, braconnions aussi un peu. J'ai posé des collets...

C'est pourquoi, me retrouver du jour au lendemain, à dix ans, au collège du Kreisker en ville a été un choc terrible !

Mes tout premiers souvenirs d'enfance datent de l'arrivée des Américains à Cléden, à la Libération, et même d'un peu avant : de février 1943 et de la Bataille de Stalingrad. Car je me rappelle entendre des soldats allemands s'inquiéter de cette bataille quand ils passaient à la boulangerie-épicerie...

Et je me rappelle que la langue quotidienne dans le bourg était le breton. Tout le monde parlait breton. Ce breton que j'aime parler en retrouvant mes copains de cette époque à Cléden...

J'ai gardé de très bonnes relations avec eux. Même si, à l'époque, il y avait une rivalité entre ceux du bourg – Tud Ar Vourc'h, en breton – et ceux de la campagne – Tud war ar maez, en breton. Quand il y avait « bagarre », les uns qualifiaient les autres de « chiens de la campagne », et ces derniers appelaient les premiers « chiens du bourg ». Nous étions, très relativement, les « bourgeois » du bourg, qui avions la chance, pendant les vacances, de pouvoir aller nous amuser, pêcher, nous baigner, pendant qu'eux travaillaient dans les champs avec leurs parents... »

■ **Souvent les hommes et femmes ayant vieilli ont tendance à sublimer ou enjoliver « leur temps », oubliant qu'ils étaient alors jeunes et plein d'allant. Mais, abstraction faite de ces considérations, avez-vous perçu que, en « ces temps-là », les gens étaient plus heureux, ou plus satisfaits qu'en ces années du début du XXI^e siècle ? Et si cela était, quelles en seraient les raisons ?**

« Je me suis demandé pourquoi la plupart des personnes que j'ai interrogées regrettent ce temps-là... Car la vie était souvent dure. Les conditions d'habitat étaient difficiles. La maladie et la mort frappaient plus souvent. On allait rarement chez le médecin et on se soignait peu. Les secours, les aides sociales étaient rares. La ruine et les malheurs guettaient quand survenait un accident... J'ai connu de ces cas dramatiques !

Mais les gens ne retiennent de ce passé que ses aspects favorables. Et je ne pense pas que ce soit lié à leur jeunesse, parce que même les plus âgés se disaient heureux, étaient contents de leur sort. Je me souviens d'entendre mon grand-père – qui était très connu – en parler, comme les anciens fermiers du bourg...

Je pense qu'ils prenaient tout simplement le temps de vivre ; et de vivre ensemble. L'hiver, on travaillait moins. On allait les uns chez les autres. On tuait le cochon. On fabriquait le cidre... on partageait.

Quand on allait travailler aux champs, couper le trèfle tôt le matin, si on rencontrait quelqu'un en chemin, on s'arrêtait et prenait le temps de discuter... Qui fait encore cela aujourd'hui, même dans les campagnes ? « On n'a pas le temps ». A l'époque, on prenait le temps !

Je crois que c'est cela que regrettent les anciens : un rythme de vie plus paisible – malgré la dureté de la vie et du travail – et la convivialité, les relations humaines, le partage, l'entraide...

Quand on savait que des « vieilles » du bourg n'avaient pas beaucoup d'argent, on allait leur porter à manger. Une soupe au lait le soir, parce qu'elles n'avaient plus de dents... Je me souviens d'avoir apporté cette soupe au lait à des « vieux » du bourg.

Si à 9 heures du matin, les volets du voisin ou de la voisine étaient encore fermés, on allait frapper à la porte pour voir s'il n'y avait rien de grave, si on n'avait pas besoin d'aide... »

■ **Êtes-vous parfois nostalgique de quelque aspect de cette civilisation rurale d'hier ?**

« Pour les difficultés de la vie d'alors, non ! Ni pour l'extrême difficulté à sortir de sa condition sociale... Mais pour cette convivialité et cette entraide, oui.

Et regardez les photos de cette époque : les gens n'étaient pas tristes.

Anecdotiquement, un autre fait est frappant quand on observe ces photos de groupe, par exemple celles des mariages, et qu'on les compare à celles d'aujourd'hui : les gens obèses étaient rares, au contraire d'aujourd'hui. Pourtant, ils mangeaient du lard, du beurre, des pommes de terre... Mais l'activité physique les gardait minces, pour la plupart. »

■ **Quels traits aujourd'hui disparus font cruellement défaut à notre société ?**

« Cette convivialité et cette manière de savoir prendre le temps de vivre... C'est ce que m'ont dit toutes les personnes qui ont connu cette époque-là.

Aujourd'hui, dès 20 h, tout le monde est devant la télé, portes fermées. Et quand l'épicerie du bourg ferme, le bistrot, l'école... alors c'est la catastrophe.

Mais les mentalités n'étaient pas forcément les mêmes partout. Ici en Bigoudenie – et je le dis sans esprit critique vis-à-vis des Bigoudens – l'usage n'est pas le même que dans le Poher.

Dans le Poher, on vous dit : « Deuz tré ! » ; « Entrez donc !... ». Et c'est tout de suite le café, les crêpes, le gâteau, un « coup » de cidre ou de lambig, même encore aujourd'hui...

J'ai ici des amis qui sont venus au moins 200 fois chez moi, et je ne suis pas entré chez eux une seule fois. C'est une mentalité différente, ancienne je pense. Peut-être un monde de la mer différent du monde de la terre... ? »

■ **Bien qu'ayant voyagé à travers le monde tout au long de votre carrière professionnelle, vous êtes souvent repassé par le Centre-Bretagne ; comment avez-vous perçu ses évolutions ? Quelle vous paraît être aujourd'hui sa situation ?**

« L'évolution, nous en avons parlé. Pour le reste, je ne suis pas très qualifié pour répondre. Mais je peux donner mon sentiment. Et il est que cela ne me dérangerait pas de quitter Treffiatagat pour aller vivre dans le Poher. Seul le climat me ferait peut-être hésiter : la pluviométrie est de 800 mm ici, sur une frange côtière de 1 à 2 kilomètres (et même 600

mm à Penmarc'h) ; elle est de 1 000 à 1 100 mm en Centre-Bretagne...

Mais la vie culturelle, intellectuelle est riche dans le Poher. Il y a un vrai dynamisme dans l'activité.

Mon inquiétude est pour l'agriculture et les agriculteurs. La situation est difficile pour eux ! J'espère que l'activité de l'usine chinoise Synutra va aider au développement de l'agriculture locale... Il est indispensable que cette agriculture se maintienne. Que deviendront les campagnes si les agriculteurs disparaissent ? Elles retourneront à la friche... »

■ **Vous qui avez travaillé dans le développement des territoires, quelles préconisations feriez-vous pour le nôtre ?**

« Je ne vais pas faire de politique. Et la réponse n'est pas facile. Je pense que certaines options ont été négligées dans l'après-guerre, comme dans le tourisme, par exemple... Peut-on rattraper les choses aujourd'hui ?

La pérennité de l'agriculture et de l'agroalimentaire me paraît être un élément décisif pour l'avenir de la région. C'est le noyau dur...

Le problème, c'est que beaucoup de leviers d'action et de centres de décision ne se trouvent pas sur place. »

■ **Voudriez-vous nous dire quelques mots sur ce métier qui vous a conduit vers les pays déshérités d'Asie et d'Afrique pendant près de 40 ans ?**

« J'ai donc été spécialiste des terres tropicales, après avoir fait des études de géologie à Rennes puis m'être orienté vers l'étude des sols, études suivies à Paris et à l'étranger, jusqu'à « bac + 7 »... J'ai intégré l'ORSTROM (Office de la Recherche Scientifique et Technique d'Outre-Mer), par la suite devenu l'IRD (Institut de Recherche pour le Développement), où j'ai été directeur de recherche.

Nous allions inventorier les terres susceptibles d'accueillir de l'agriculture : coton, hévéas, arachides...

J'ai tout d'abord été affecté au Cameroun, en 1965. C'était encore la période de l'après-colonisation. L'Afrique ancienne...

On m'a donné un Land-Rover, et une zone de 10 000 kilomètres carrés, sans routes, à prospecter : relevés des terres et résultats à fournir un an après. Et « débrouille-toi tout seul... »

J'arrive à Douala. Je mange dans un petit restaurant et en ressorts pour constater que le Land-Rover avait été croché et que toutes les photos aériennes de la zone, que je venais d'acheter, avaient été volées...

Le lendemain, j'arrive à Bafoussam, « capitale » du pays Bamiléké, et me rends sur la place du marché pour le ravitaillement. Là, posées sur un mur, il y avait quatre têtes d'Africains fraîchement coupées, séquelles des combats de la veille !

J'ai commencé à me demander ce que j'allais devenir... Mais je me suis habitué. J'ai connu ce qu'on appelle la vie en brousse. Vraiment la brousse. On partait en brousse pour des périodes de 3 mois, dans tout ce Nord-Cameroun qui est aujourd'hui sous l'influence de Boko-Haram. Plus tard, en 1984, nous avons publié le résultat des études qui concernaient alors 100 000 kilomètres carrés : un très gros volume intitulé « Les sols et les ressources en terres du Nord-Cameroun », pour lequel mon camarade Michel Gaveau et moi avons eu la médaille d'or de l'Académie d'Agriculture...

Puis, j'ai travaillé sur une thèse concernant les terres à coton du Cameroun : « Les sols des forêts claires du Cameroun ».

Ce sont des « pavés » universitaires, mais j'ai eu plus de mal à faire l'étude sur Cléden-Poher que ces ouvrages très techniques, pourtant pleins d'analyses chimiques, minéralogiques, etc. ! »

■ **La suite de votre carrière a-t-elle été aussi aventureuse et mouvementée ?**

« En 1979, je suis allé à Bornéo, en Indonésie. La mission était scientifique, mais aussi un peu politique : la France s'était fait évincer de l'Indochine, du Laos, du Cambodge... Le Ministère des Affaires Etrangères cherchait un pied-à-terre en Asie du Sud-Est. Et le choix s'est fixé sur l'Indonésie du Président Suharto...

Le travail consistait à prospecter le centre de Bornéo, en pleine forêt vierge. Un des coins les moins connus du monde. Deux collègues y sont allés en reconnaissance. L'un a démissionné, l'autre a refusé la mission... Cela commençait mal !

Le directeur de la société – que je connaissais bien pour l'avoir guidé lors de safaris de chasse au buffle et autres en Afrique – m'a donc dit : « Brabant, vous n'avez plus le choix. Je vous envoie dans un « coup fourré », mais il faut y aller ! »

Me voilà donc à Djakarta, où on nous explique le travail : prospecter 37 500 km² de jungle au cœur de Bornéo – dans le Kalimantan – à la recherche des terres favorables à l'agriculture, et identifier ainsi des zones susceptibles d'accueillir des populations venant de l'île de Java et de Madura, surpeuplées...

La Banque mondiale avait investi des milliards de dollars dans ce projet, soutenant Suharto, mais les technocrates avaient travaillé avec crayons et cartes dans leurs confortables bureaux de Washington, prévoyant de transférer des dizaines de milliers de personnes sur des terres totalement incultes, tout juste bonnes pour l'ananas et l'anacardier !

Nous avons loué un avion pour survoler Bornéo et leur avons conseillé de chercher au nord. Là nous avons prospecté une superficie plus grande que la Bretagne, sans route, à la recherche des rares terres cultivables...

J'en suis revenu épuisé au bout de 3 ans. Nous vivions dans la jungle, parmi les Dayaks – anciens coupeurs de têtes – dans un climat équatorial épouvantable. Une humidité permanente : il tombe 6 mètres de pluie par an. Des milliards de sangsues. Impossible de dormir hors des hamacs suspendus. L'Afrique, c'était de la « rigolade » à côté de la jungle de Bornéo !

Après 1983, je suis rentré en France, et j'ai effectué des missions pour les Nations Unies et la F.A.O., puis j'ai été envoyé au Togo, et enfin au Vietnam en 1994, où j'ai travaillé pendant une dizaine d'années. J'étais chargé de gérer les fonds d'un million d'euros d'un programme européen... »

■ A quelles évolutions marquantes avez-vous là aussi assisté ?

« J'ai connu en Afrique l'époque post-coloniale, où les choses n'avaient pas beaucoup changé...

Le Togo était un pays sympathique, jusqu'au jour où des Français ont essayé de faire partir le président Yassindé Eyadema, après un certain « discours de la Baule »...

Cela s'est mal passé, si bien que j'ai été au milieu de la révolution togolaise pendant 3 ou 4 ans. Les factions adverses se battaient à la mitrailleuse lourde et au canon de 90 mm dans les rues de Lomé. Nos bureaux ont dû fermer, mais étant « le plus ancien dans le grade le plus élevé », j'ai été désigné pour garder les lieux pendant deux ans. Je n'étais pas fier, car tous les employés togolais ayant été licenciés, je craignais un mauvais coup de la part de l'un ou l'autre : une roquette dans le bâtiment ou autre chose...

Les travaux que nous avons pu réaliser ont cependant été utiles par la suite.

Mais la situation du pays résume un peu celle de beaucoup de pays d'Afrique : le Togo demande chaque année de la nourriture à la FAO, pour ses 4 millions d'habitants, alors que ses terres sont riches et pourraient nourrir tout le pays et son voisin le Bénin !

Mais une partie des subventions va directement dans les poches de certains dirigeants...

Au Vietnam, je travaillais à l'Académie des Sciences d'Hanoï, avec des Vietnamiens communistes qui avaient été formés par l'URSS et parlaient russe. Mais les relations étaient bonnes. Nous avons travaillé à l'étude des sols dans trois provinces du pays... »

■ Les pays que l'on dit « en voie de développement » le sont-ils vraiment ?

« Jusque vers 1980, l'on pouvait aller de Dakar à Nairobi, en traversant toute l'Afrique d'ouest en est en voiture, de nuit comme de jour, sans problème ; maintenant, on ne sort presque plus de l'hôtel...

La situation en Afrique a totalement changé, et gravement.

Je suis arrivé en Asie, à Hanoï, alors que ces pays venaient de traverser 30 années de guerre, pilonnés par les Américains qui ont lâché 14 millions de tonnes de bombes, puis l'embargo, les guerres civiles... Les gens étaient malheureux et d'une extrême pauvreté. Il n'y avait rien à manger à Hanoï en 1984 !

Puis deux ans après, l'embargo levé, l'économie a décollé – explosé est même le mot juste – et aujourd'hui on y trouve de tout ! Le bétonnage va même beaucoup trop loin.

L'Asie est donc en plein essor – il faut voir Taïwan, Singapour... – mais l'Afrique est vraiment à la peine... Le Nigeria, le Congo Kinshasa sont des pays où j'ai refusé d'aller. Ils ont des conditions naturelles et des potentialités extraordinaires. Mais la situation politique est explosive.

J'ai connu le Burundi et le Rwanda : 700 000 personnes assassinées à l'arme blanche en trois mois...

Même des pays comme le Togo et le Bénin, où les gens sont de commerce agréable, sont fragiles. J'avais un ami chirurgien qui pratiquait toutes les opérations chirurgicales délicates, parce que ses collègues africains évitaient les opérations risquées sur un malade d'une autre ethnie que la leur : en cas d'échec, ils risquaient l'empoisonnement, parce qu'ils seraient soupçonnés de l'avoir fait exprès. Or, il y a 50 ethnies au Togo... »

■ Quel regard portez-vous sur la situation actuelle de l'Asie ; et sur les évolutions et événements qui semblent s'y préparer ?

« La Chine veut étendre sa domination, notamment sur les Iles Spratley. Il va y avoir de l'agitation pendant un temps, mais je ne pense pas que cela dérapera... La prospérité économique que garantit la paix est trop grande pour qu'ils soient tentés de tout casser. »

■ De tous les pays où vous avez travaillé et vécu, lesquels avez-vous préférés, et pourquoi ?

« En passant de l'Afrique à l'Asie, on change de planète ! Tout est différent...

Quand il m'arrivait d'aller travailler en Chine ou en Inde à partir du Vietnam, j'étais content de rentrer dans ce pays. J'avais un peu l'impression de « rentrer à la maison », parce que le pays avait conservé une certaine empreinte française. Les villas de Hanoï, construites vers 1900, ont par exemple été conservées et réhabilitées. Hanoï n'a rien à voir avec des villes comme Singapour...

Le Laos aussi est un pays agréable. »

■ En est-il où vous auriez aimé vivre votre retraite ?

« Au Vietnam, oui, sans doute ; et au Laos. Mais guère en Indonésie, où les tensions religieuses et ethniques sont fortes. Les Javanais sont musulmans, pas les Dayaks...

Mais même au Vietnam, le climat est difficile : j'ai moins souffert de la chaleur dans le Nord-Cameroun, où il faisait 44 °C à l'ombre et où on ne pouvait pas toucher le levier de vitesse de la Land-Rover, qu'à Hanoï, où la chaleur est très humide de juin à août.

Par contre, je me suis partout habitué à la nourriture locale. En Afrique, nous partions en brousse avec un sac de riz, du « singe » et la carabine et le fusil pour chasser. Quand l'équipe voulait manger de la viande, je tirais un buffle : 700 kilos de viande...

J'ai aussi vécu parmi les Pygmées dans la forêt vierge. Ils ne parlaient pas un mot de français, bien évidemment. Je me débrouillais avec le peul...

Ce métier tel que je l'ai pratiqué n'était pas fait pour les anciens étudiants urbanisés. Il convenait à des paysans comme moi ! »

■ Pourquoi les Bretons, si souvent grands voyageurs, ont-ils aussi si souvent « le mal du pays » et sont-ils si nombreux à y revenir finalement ?

« Grands voyageurs, c'est vrai que les Bretons le sont ! J'en ai rencontré partout, même en pleine jungle de Bornéo : lors de ma première campagne de prospection, j'arrive de Djakarta à Banjarmasin, capitale de Bornéo... De là, nous prenons un petit avion : deux moteurs mais un seul pilote – il ne fallait pas qu'il fasse une crise cardiaque ! – pour un vol de 400 kilomètres jusqu'à la ville de Sampit, perdue au fin fond de la jungle. Puis, on monte dans un speed boat de 250 ch pour un jour et une nuit de remontée du fleuve, à pleine vitesse, au milieu des troncs d'arbres à la dérive...

Des chutes nous empêchant d'aller plus loin, nous établissons notre base arrière. Enfin, nous arrivons à pied dans un village perdu en pleine jungle... et j'y trouve une fille de Pleyben, mariée à un Chinois qui vit là !

Pour le « retour au pays », il y a deux tendances : une minorité qui va s'installer au soleil en Languedoc-Roussillon, et une majorité qui revient ici en Bretagne : les « vrais »... J'ai beaucoup d'amis ici, revenus au pays des quatre coins de la planète ! »

■ Quels pensées, réflexions, sentiments vous laisse cette existence de grand voyageur, sur la vie humaine, ses priorités ; l'essentiel et l'accessoire ; les valeurs qui demeurent... ?

« Ce qui compte le plus pour moi, ce sont les relations humaines...

Mais je ne supporte plus la pub, les gadgets, ce matérialisme dont on nous rebat les oreilles à longueur de jour ! Un vrai matraquage, un bourrage de crâne pour le « fric ». Et ce qui va avec : l'individualisme et l'égoïsme.

Et c'est ce que j'ai aimé dans la culture africaine, en cela un peu semblable à celle de nos campagnes d'hier : la convivialité, l'accueil, le partage... Même s'ils sont aussi capables de se battre entre eux avec une terrible violence ! »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)